



Rosalie, Érita, Fernand et les autres...

G.F. Spencer

Prologue

Étrange hasard que cet appel de mise en écriture...

Nous sommes le 8 mai 2022, et ce même jour, six ans plus tôt, disparaissait Érita Linet, la mère de ma mère, notre mère à tous.

J'aurais tant à écrire sur cette femme étonnante. Ayant pour projet de consacrer un volume complet à ses aventures quelque peu rocambolesques, je m'en tiendrai à trois anecdotes qu'elle aimait nous raconter, prélevées au hasard, entre mille :

Rosalie

Le 18 août 1944, c'est la guerre ; les Allemands ont envahi la Belgique quatre ans plus tôt. Érita et Fernand, nés respectivement en 1923 et 1921, n'ont pas connu la première, mais Rosalie, mon arrière-grand-mère, si.

Jacqueline Pirotte – ma mère – vient de naître, le 25 juin, dix-neuf jours après le jour J. C'est une magnifique enfant aux yeux verts ; une autre teinte eût été curieuse, les deux belligérants principaux étant pourvus des mêmes attributs émeraude.

Le village – *Wanfercée-Baulet* –, situé dans le Hainaut, en bordure du bassin houiller de Charleroi – *Le Pays Noir* –, n’a pas encore été trop impacté et une forme de sérénité s’est installée. Ce jour-là, des V2 sont passés au-dessus de leurs têtes et la peur s’est invitée dans toutes les maisons de la rue. L’inquiétude est à son comble quand ils apprennent le bombardement américain de la ville de Namur, située à une trentaine de kilomètres.

Le 27 août, tandis que Fernand avait saisi sa pioche pour aller construire un abri au fond du jardin, c’est d’abord l’épicier, puis le charpentier, suivi du menuisier à la retraite, qui prennent la route vers des horizons plus cléments : l’Auvergne. En une soirée, la cause est entendue, ils vont laisser la maison vide de ses occupants et partir se réfugier dans le Puy-de-Dôme, dont Clermont vient d’être libéré. Une région que connaît bien mon grand-oncle, Georges Van Binsse, boulanger à Boignée. Tout le monde craint bien sûr les pillages par les troupiers en replis, mais les bombardements ne leur laissent pas vraiment le choix.

En quelques heures, les bagages sont bouclés et c’est *parrain Georges* qui va prendre le voyage à sa charge, au volant de sa belle Citroën Traction de 1934, accompagné de son épouse, Émelda Linet, la sœur de ma grand-mère, dont le tempérament sait égayer chaque dîner de famille.

Le voyage a lieu de nuit²⁴, sans encombre, bercés par les gazouillis d’informations du poste *Monarch* que Georges a fait installer dans la boîte à gants. Malgré quelques contrôles de routine, la chance leur a souri. Le matin, ils rejoignent Besse, une petite localité au sud du Puy-de-Dôme, agrippée aux contreforts du Sancy. Ils vont y vivre pendant plusieurs mois, au cours

²⁴ Le couvre-feu, mis en place le 14 juin 1940, fut levé le 25 août 1944, après la libération de Paris. Voyager de nuit était à nouveau possible.

desquels ils tenteront de glaner quelques informations en provenance de leur belle Wallonie.

Ils ont eu chaud ; les nouvelles ne sont pas bonnes : les V1 et V2 allemands font beaucoup de dégâts dans le pays, mais bien moins que les *tapis de bombes* des alliés, qui détruisent des villes et villages entiers.

L'hiver s'installe en Auvergne et il y fait très froid. Pendant ce temps, en Belgique, la *bataille des Ardennes* fait rage. Les alliés tentent de contrer l'*offensive von Rundstedt*.

En janvier, ce n'est pas encore l'heure de rentrer, mais les alliés ont repoussé les Allemands. Sur le front de l'Est, la guerre fait toujours rage contre les troupes russes. Ce n'est qu'au début de mai 1944, avec l'entrée des Russes à Berlin, que la guerre enfin se termine.

Quand les familles du *Coin Dupont* retrouvent leur maison, toutes ont été pillées. Enfin, presque : alors qu'ils découvrent la porte entrouverte, le numéro 19 n'a pas été visité.

Rosalie, esquissant un sourire en coin, nous susurre alors :

— C'était l'même affaire in dij-huit, les maujonnes où c' qu'on n'avait né serré les huches n'avaient né sti visitées... [c'était pareil en dix-huit, les maisons dont les portes avaient été laissées ouvertes n'avaient pas été visitées...]

C'est ainsi qu'ils ont appris que Rosalie avait eu le coup de génie de laisser ouvertes toutes les portes, le jour du fameux départ, six mois plus tôt. « Il n'y avait pas lieu de les fermer, puisque sainte Rita veillait, sur la cheminée », avait-elle ajouté...

Érita

Après deux voyages au Congo, Fernand est employé à la glacerie de Moustier-sur-Sambre, à onze kilomètres de Wanfercée-Baulet.

Nous faisons partie des familles ouvrières, et sommes donc assez pauvres, même si les primes résultant des deux missions en Afrique nous aident un peu.

En 1958 est signé le traité *Euratom*, qui engendre les mises en service de plusieurs centrales en Europe, dont le réacteur de Mol, dans le Limbourg flamand. Quelques années plus tard, mon père, bien armé de son diplôme d'ingénieur en électronique, parvient à s'y faire embaucher. Sa position de *Responsable Sécurité* permet de subvenir à lui seul aux besoins pécuniaires de la famille. Cet événement, associé au départ de Rosalie et au modeste héritage en découlant, permet à notre famille de voir l'avenir sous de meilleurs augures.

En 1972, alors que j'ai huit ans, Armand, un ami voisin charpentier, prend sa *pension*²⁵. Mes grands-parents font le choix de reprendre son atelier, et de lancer une petite entreprise de fabrication de portes et de fenêtres en aluminium. Le moment est très opportun. Ce type de menuiseries a le vent en poupe et les affaires deviennent très vite florissantes. Mes parents décident de se rapprocher de la famille. Ils construisent une nouvelle maison à Wagnelée, à une dizaine de kilomètres de la maison familiale de ma mère, et jouxtant celle de mes grands-parents paternels.

Ma sœur et moi-même poursuivons nos études à Fleurus, lieu célèbre de victoire napoléonienne.

²⁵ Prendre sa *pension* est la formule d'usage en Wallonie pour *prendre sa retraite*.

Pendant ce temps-là, Érita vend toujours des portes et des fenêtres, tandis que Fernand, aidé de cinq ouvriers, les fabriquent et se chargent de la pose.

Ils ont aussi acheté une maison plus grande – à quelques pas de l'usine et de l'ancienne maison près des voies du tram désormais désaffectées –, dont le garage a été immédiatement transformé en bureau de réception de la clientèle.

J'assiste par ailleurs souvent aux négociations, et aide même fréquemment à l'apport de boissons et grignotages annexes, dont l'objet n'est point de rassasier les clients, mais plutôt d'amoindrir leur résilience aux prix artificiellement gonflés proposés par ma grand-mère. Un subterfuge qui fonctionne dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, rendant les frais d'apéros très peu substantiels par rapport aux bénéfices engrangés...

Vous l'aurez compris, Érita s'est découvert un don hors norme pour le commerce, faisant grandement profiter l'entreprise familiale de ses capacités de négociatrices ; y inclus le léger coup de genou qu'elle assène sous le bureau à celui de mon grand-père pour l'inciter à ne pas intervenir...

Avec le commerce qui se développe, la famille se met à l'abri du besoin. Fleurissent alors des envies plus luxueuses – très relatives, bien entendu, puisque nous venons d'un milieu assez pauvre. Mon grand-père s'achète la belle BMW 2002 dont il rêve depuis longtemps chez l'un de ses clients, et ma grand-mère, dont l'emploi du temps est moins chargé, décide de prendre la voie de l'émancipation en passant son permis de conduire à l'âge de 49 ans. En découle l'achat d'un second véhicule, chez un autre client, bien entendu...

Fernand

En 1980 – j’ai alors seize ans –, mon grand-père fait un malaise sévère. C’est alors que j’entends pour la première fois le mot *thrombose*. Une artère bouchée, cérébrale. C’est terrible. L’accident vasculaire a provoqué une paralysie partielle. Déclaré hémiplégique, il va pourtant se remettre peu à peu en mouvement. Tous les voisins s’étonnent, quand, quelques semaines plus tard – un lundi vers 6 h 30 du matin –, ils entendent mon grand-père marcher dans la rue, clopin-clopant. Il est vêtu de son bleu et de son chapeau de travail.

Jamais il ne pourra s’arrêter. Il boite sérieusement, certes, mais il a survécu !

La gestion de l’entreprise est cependant devenue un problème. Robert, un neveu, se présente. La reprise est organisée et ma grand-mère pense pouvoir prendre sa pension, bien méritée. En quelques jours, l’usine est vidée de ses machines et de son stock de profils en aluminium. Fernand décide de garder les murs de l’usine, car il veut pouvoir encore *bricoler*. Il apprend quelques mois plus tard une liquidation, suivie d’une vente de machines de seconde main. Il craque, rachète le tout et reprend son rythme quotidien.

El jardinâsh, ça va bé pou ène samoaine ou deux !

[Le jardinage, ça va bien pour une semaine ou deux !]

Je suis alors étudiant et, par ce fait, assez éloigné de la famille. Leur présence me manque beaucoup. Les parties de pêche à Ham-sur-Sambre, à Jemeppe ou à Mornimont ; le ramassage des champignons ; les interminables dîners de famille pour la Saint-Éloi, Noël ou Pâques, souvent animés d’historiettes et de

chansonnettes, parfois de pleurs et de grincements de dents, ou encore de surprises joyeuses liées aux naissances, études ou amourettes.

Dans le verger qui s'étend derrière l'usine, traînent, ensevelies sous les mauvaises herbes, deux vieilles carcasses de voitures : des BMW 700 des années 60 ayant appartenu à la famille. Elles sont dans un sale état, je pense même qu'elles ont, pendant quelque temps, servi de poulaillers.

– Ta Mamy vourait bé qu'on dègash to ça. Elle racont qu'on n'frè pu jamais ré avou l'usine, qui faurait l'vuder pou vind.

– Et ? Qu'est-ce qui vo vlo fè, parrain ?

Mon grand-père me jette un regard en coin souligné d'un sourire malin.

– Met' les deux autos din l'usine, è les réparer !

[– Ta Mamy voudrait bien qu'on dégage tout ça. Elle raconte qu'on ne fera plus jamais rien de l'usine, qu'il faudrait la vider pour vendre.

– Et ? Qu'est-ce que vous voulez faire, Parrain ?

– Mettre les deux autos dans l'usine, et les réparer !]

J'ai compris très vite la combine : rentrer les deux voitures dans l'usine et se mettre à leur réparation. Entreprise très ambitieuse tant l'état des deux carcasses est pitoyable. Mais cela arrange merveilleusement mon grand-père : ça va durer très longtemps, et comme ça, l'usine continuera à servir...

Les années passent, et ce n'est qu'à la fin de mes études qu'un jour, alors que je viens rendre visite à mes grands-parents, ma grand-mère m'annonce que la restauration de la BMW 700 est terminée. J'en suis très étonné, car jamais je n'aurais cru ce miracle possible. En fin de matinée, alors que je jette un coup d'œil en direction de l'usine, je vois la voiture prendre son élan dans notre

direction. Ayant parcouru la moitié du chemin ; rendu à hauteur de la maison des Cuomo – qui est aussi celle que mes grands-parents occupaient pendant la guerre –, Fernand s’engage sur la courte portion en pavés qui a remplacé les rails du tram. D’un coup, un brouhaha de ferrailles qui s’entrechoquent ; la voiture s’immobilise. Derrière un pare-brise ressemblant un peu à un herbier de duvets de pigeons collés à la graisse *Mobil*, j’aperçois mon grand-père tandis qu’il ôte son chapeau et se gratte le front. *Il a besoin d’aide*, me dis-je.

– El moteur n’a né t’nu, dji sentais bé qu’il allait tchaire ! [Le moteur n’a pas tenu. Je sentais bien qu’il allait tomber]

– Ah ? Les poules ont pondu, on dirait, lance Maurice, le fermier d’en face.

– C’est plutôt l’moteur qui d’peu s’est pindu ! répond Fernand. [c’est plutôt le moteur qui, de peur, s’est pendu !]

Aidés par Pascuale et Antonio, deux des six garçons de la famille Cuomo, nous avons poussé le véhicule jusqu’au garage de l’usine, où il resta immobilisé jusqu’à la vente du terrain et de tout son contenu, quelques mois plus tard.

*

Je suis fier de cette famille qui s’est battue pour mieux vivre. Et pourtant, ce choix d’indépendance aurait très bien pu ne pas se faire, si ce dîner n’avait eu lieu, un soir de 1972 avec Armand et Reine, nos voisins retraités.

Érita y a bien sûr largement contribué, mais aussi Fernand, mon grand-père, qui s’éveilla chaque jour à 6 h pour être présent, bien avant les ouvriers, pour les accueillir *poêle in rout’ et cafe tchaud din l’thermos*. [poêle allumé et café chaud dans le *thermos*]